

STEVE LAFLAMME

A glowing skull is centered on a dark, textured background. Overlaid on the skull is a red geometric pattern consisting of interconnected lines and dots, forming a complex, symmetrical shape that resembles a stylized face or a network diagram. The skull's features are visible through the pattern.

Les Agneaux
de l'Aube

UNE ENQUÊTE DE
FRÉDÉRIQUE SANTINELLI
ET GUILLAUME VOLTA

A logo for 'Libre Expression' featuring a stylized white bird or flame shape above the text. A solid red circle is positioned to the left of the logo.

Libre
Expression

DU MÊME AUTEUR

Cam, policière sans limites, Corbeau, 2021.

Barbe bleue, ADA, 2021.

Sans la peau, Éditions de l'Homme, 2021.

Peau d'âne, ADA, 2019.

Sous un ciel d'abîme, Éditions de l'Homme, 2019.

Le Chercheur d'âme, Éditions de l'Homme, 2017.

STEVE LAFLAMME



Les Agneaux
de l'Aube

UNE ENQUÊTE DE
FRÉDÉRIQUE SANTINELLI
ET GUILLAUME VOLTA

 Libre
Expression

« Le courant d'anti-intellectualisme s'est infiltré
dans notre vie politique et culturelle,
alimenté par la fausse notion voulant
que la démocratie signifie que "mon ignorance
vaut autant que ta connaissance"¹. »

Isaac Asimov, « A Cult of Ignorance »,
dans *Newsweek*, janvier 1980

1. Traduction libre de l'auteur.

PROLOGUE

8 juin 2021

La brûlure se fit sentir avant même que le fer incandescent ne touche la peau.

Haletant, en proie au combat que se livraient en lui la peur et le devoir, pétri par la nécessité de laisser une trace de ce qui allait suivre, Dany s'approcha encore plus des fers à marquer. Il avait employé la journée – sa dernière – à collecter les fers manquants : il disposait déjà de cinq d'entre eux à la ferme. Il avait trouvé les trois autres parmi son réseau de collègues éleveurs de bétail.

Quand la peau toucha le métal ardent, il entendit le crépitement de la chair brûlée avant que le signal de la douleur ne se rende jusqu'à son cerveau. Une fraction de seconde, pendant laquelle il eut le temps d'éprouver un dernier doute. Sa souffrance – une morsure indescriptible, un mal qui irradiait jusque dans les moindres fibres de son corps – lui soutira un cri qui l'effraya lui-même. Mais Dany était résolu à faire ce qu'il fallait. Aussi se força-t-il à maintenir la pression, osant même pousser davantage sur l'assemblage des huit fers à marquer le bétail. Dans l'œil du cyclone, sur le point de défaillir, il n'oublia pas l'essentiel : rester le plus immobile possible, afin d'éviter des brûlures devenues inutiles parce qu'illisibles.

Le temps s'était dissous dans la lave de souffrance qui l'envahissait. Après ce qui lui sembla une éternité, ses jambes flanchèrent. La peau de son dos se décolla du métal non sans une légère résistance. Affalé sur le ventre, le jeune homme se laissa gagner par les sanglots, et bientôt le corps dont il avait perdu l'empire fut secoué de spasmes, sinistre chorégraphie de l'agonie et de la résignation.

Le bruit d'une portière qu'on referme attira l'attention de Dany sur autre chose que la douleur. Au prix d'un effort dont il ne se croyait plus capable, il se redressa, à temps pour voir un homme. Son bourreau.

Fiable et ponctuel.

PARTIE I
LES MEURTRES DE L'AUBE

« Toutes les choses vraiment atroces
démarrent dans l'innocence. »

Ernest Hemingway

Née deux fois

3 septembre 2021

La femme à l'écran avait les yeux si rouges que Frédérique Santinelli pouvait voir les veinules se ramifier dans toutes les directions et persiller sa sclère. Elle éternuait et portait un mouchoir à son nez plus souvent qu'elle ne parlait. Au moins, le rendez-vous en ligne permettait à Frédérique de voir sa bouche, un luxe de plus en plus rare depuis un an et demi.

— Si je comprends bien, finit par dire son interlocutrice virtuelle, vous avez une mémoire à tout casser.

— Je dirais une mémoire *artificielle*, rectifia Frédérique.

— Expliquez-moi ça.

C'était Frédérique elle-même qui avait demandé à reprendre les séances. La rentrée approchait – dans quatre petits jours, elle allait se jeter dans un auditorium rempli d'étudiants venus l'entendre parler de littérature postmoderne. Jusqu'ici, Frédérique Santinelli s'était consacrée aux classiques du XIX^e siècle, elle avait même centré sa thèse de doctorat autour de la poésie russe. Or, une charge de cours s'était libérée durant l'été. On lui avait offert de plonger dans la postmodernité québécoise. Un défi vivifiant qui, au fur et à mesure que l'été avançait, avait déployé dans l'esprit tourmenté de Santinelli les tentacules de l'anxiété.

— Je suis née deux fois, laissa-t-elle échapper.

C'était la façon la plus simple de présenter sa réalité. À l'écran, la psychologue fronça les sourcils. Et éternua à nouveau, en raison des allergies saisonnières qui, comme la visite indésirable, n'en finissaient pas de comprendre qu'il était temps de plier bagage.

Santinelli soupira. Il lui pesait d'avoir à reprendre depuis le début le portrait de ce qu'elle était. Hélène Alarie, son ancienne psychologue, était tombée au combat en cours d'année, victime collatérale de la pandémie du coronavirus, mise sur la touche par un burn-out, du fait qu'on l'avait sollicitée plus que jamais. C'était d'une ironie indicible. « Le jour où sera versé le sang des pysy reparaitront les quatre cavaliers de l'Apocalypse », avait d'abord blagué Santinelli en apprenant la nouvelle. Puis elle avait désespéré à l'idée que son dossier allait être refile à une nouvelle psychologue, ce qui n'avait fait qu'ajouter à ses attaques d'anxiété. Entre deux mouchoirs, Marjolaine Croteau semblait être une psychologue à l'écoute. Cependant, puisque le rendez-vous avait lieu en ligne à cause de ses allergies, Santinelli trouvait l'exercice plutôt froid.

— Je n'ai aucun souvenir d'avant mes dix-huit ans, renchérit Santinelli.

— Vraiment ?

— J'ai vécu... un événement traumatisant qui m'a apparemment menée à l'hôpital pour un séjour de plusieurs mois. Du moins, c'est ce qu'on m'a appris, puisque je n'en ai gardé aucun souvenir. Quand je suis devenue majeure, on m'a, semble-t-il, convaincue qu'il valait mieux effacer mes dix-huit premières années. Pour remettre le compteur à zéro, en quelque sorte.

— Comment peut-on faire ça ?

Santinelli se demanda si la question ciblait les enjeux éthiques d'une telle entreprise ou si elle en visait l'aspect technique. Elle choisit la plus simple des deux options.

— On m’a administré un inhibiteur de la protéine kinase. C’était un traitement expérimental visant les victimes de syndrome de stress post-traumatique.

À l’écran, la Dre Croteau fixait sa patiente d’un regard à la fois étonné et vaguement horrifié.

— J’ai signé l’accord, vous savez, précisa Santinelli.

— Et vous avez travaillé sur votre mémoire? Vous avez consulté quelqu’un qui pouvait vous aider à percer le néant?

Santinelli sourit au visage inquiet de la Dre Croteau, parfois flouté par la qualité discutable de sa connexion à Internet.

— Non, et soyez sans crainte, ce n’est pas pour ça que vous me voyez. Je n’ai aucune intention d’arpenter des ruelles sombres.

— L’absence vous convient?

Le regard de Santinelli dévia vers le haut de l’écran. Il eût été facile de mettre un terme à la rencontre en éteignant le logiciel Zoom. Mais elle en avait assez de fuir.

— J’ai longtemps considéré la possibilité de fouiller mon passé, dit-elle. Chaque fois, on me l’a déconseillé.

— Qui est ce *on*?

— Mes médecins, ma meilleure amie. Votre prédécesseure aussi.

— Votre famille?

— Je n’en ai pas. Ce qui leur est arrivé fait partie de la boîte noire à laquelle je n’ai pas accès.

La psychologue la dévisagea longuement, le temps d’une réaction, d’un ajout.

— J’ai consacré ma vie à la littérature, précisa Santinelli. Mes «souvenirs d’enfance», c’est l’achat de mes livres de philo au cégep et mon premier joint fumé sur les Plaines à la Saint-Jean.

— Vous arrive-t-il d’expérimenter des résurgences de ce passé inconnu?

— Non, répondit Santinelli après une courte réflexion. Mes médecins se sont assurés que la dose d’inhibiteurs suffit à tout effacer.

La psychologue baissa les yeux, gribouilla quelques notes.

— Et donc vous avez fini par compenser, déclara-t-elle.

— Je vous demande pardon ?

— Vous avez développé une mémoire *artificielle*, comme vous dites, mais quasi infaillible afin de compenser l’absence d’une mémoire de vos dix-huit premières années.

— Je n’ai jamais vu les choses de cette façon.

Mais ce sera maintenant le cas, comprit Santinelli.

— Donnez-moi un exemple, reprit la Dre Croteau.

Santinelli prit quelques secondes pour cogiter, longea mentalement les rayons des souvenirs amoncelés depuis l’âge de dix-huit ans jusqu’à ses trente-sept actuels.

— J’ai lu Boris Vian à Cuba, en janvier 2008.

— D’accord, fit la psychologue, apparemment peu impressionnée.

— J’étais allongée sous un palmier. C’était au troisième jour de mon séjour d’une semaine. À ma gauche, un homme et une femme se bécotaient. L’homme portait un maillot rouge vif. Quant à sa copine, je pourrais probablement l’identifier parmi des dizaines de visages, si on me le demandait.

— C’est assez impressionnant, reconnut la Dre Croteau.

Et vous n’avez rien vu, songea Santinelli, qui regarda défiler intérieurement une liste aléatoire d’éléments parfaitement anodins que son cerveau avait choisi, malgré elle, de ranger sur les tablettes de sa mémoire.

Réfection de la cuisine chez les parents de mon amie Nina : fête du Canada 2009.

Numéro de téléphone de Justin Baril, mon coup de foudre de première année de cégep : 418 654-5176.

T-shirt porté par la vendeuse, quand j’ai acheté une tasse du 400^e anniversaire de Québec : blanc, à col en V, avec un dessin

de planche à roulettes verte sur le devant. Une inscription scandait « Ça roule à' planche au Village Vacances » !

Installation du lave-vaisselle dans la maison que je loue à Sainte-Foy : 28 février 2015. Je venais de finir de manger un cari et j'étais gênée de l'odeur de cumin qui flottait dans la maison.

Mon premier beigne au fromage new-yorkais : acheté chez Dunkin, en juillet 2011. L'employée au comptoir avait un ongle noirci par un coup de marteau et son collègue sifflotait Master of Puppets de Metallica.

— Frédérique ?

La psychologue la ramena dans le présent.

— Tout va bien ?

— Oui.

— Notre entretien achève. Il faudrait peut-être parler de la raison principale qui vous a incitée à demander qu'on se rencontre...

— Mon premier cours, mardi prochain. J'ai le même trac qu'à chaque rentrée.

— De quoi avez-vous peur ?

— De perdre le contrôle.

— L'avez-vous déjà ? rigola la Dre Croteau.

Frédérique ne sut pas quoi répondre. La psychologue enchaîna.

— Vous aimeriez que l'histoire de votre session soit déjà écrite. Comme dans les livres que vous avez élus comme domicile depuis vos dix-huit ans. Les livres, eux, ne changent pas. Quand vous revenez vers Dostoïevski, vous retrouvez des personnages qui sont restés les mêmes. Ce qu'ils disent est prévisible pour vous. La littérature vous apaise parce qu'elle constitue votre *heimlich* freudien : c'est votre foyer familial. C'est là que vous retrouvez ce que vous êtes, sans surprises, sans imprévus.

Marjolaine Croteau laissa ses paroles s'immiscer dans l'esprit de Santinelli, encombré de souvenirs inutiles. Il fallait leur laisser le temps d'agir. Après une longue minute

de silence, elle ponctua la fin de la séance d'une question cruciale.

— Pourquoi avez-vous peur de perdre pied, Frédérique ? Essayez d'y penser d'ici notre prochaine rencontre. Qu'y aurait-il de *si dramatique* si vous perdiez le contrôle de votre classe ?

Frédérique Santinelli regarda l'horloge au bas de son écran. Le temps était écoulé.

Mais elle connaissait déjà la réponse à la question.

Je tomberais comme un arbre sans racines pour me retenir.

2

Pizza Morgane

5 septembre 2021

Les cordes vocales éraflées, la trachée lacérée, peut-être même le larynx éclaté avant l'âge de quarante ans, si ça continuait.

Comment Tatiana Shmayluk faisait-elle pour hurler à ce point sans pour autant que ce soit parce qu'elle se métamorphosait en golem ou en un Cthulhu féminin issu des entrailles de la terre ukrainienne ?

Frédérique Santinelli laissa les dernières secousses de *Pisces* s'évaporer dans son salon. L'album de Jinjer valait n'importe quelle cure de désintox, la voix de Tatiana Shmayluk la secouant tellement qu'elle décollait des parois de son crâne la moindre trace d'amertume.

Une demi-heure auparavant, Santinelli était rentrée. Plus tôt que prévu. Encore une fois, LuvBlind l'avait leurrée.

C'est lui qui s'approche d'elle et elle sent la boule se former dans son sternum avant même de respirer les premières notes de son parfum.

— *Frédérique ? demande-t-il.*

Il est élégant et a emprunté la gueule de Henry Cavill pour la soirée, quoique sa barbe de trois jours lui confère un air encore plus viril que l'acteur qui tient le rôle principal dans The Witcher. Il tire à peine sa chaise, de l'autre côté de la table, que Frédérique a envie que sa langue aille tenir compagnie à son prénom dans la bouche de cet homme. Du calme, se semonce-t-elle. Autrement, il risque de comprendre que tu n'as eu de contact physique avec personne depuis au moins un an !

— *C'est bien toi Frédérique Santinelli ? insiste-t-il.*

Et il s'assoit avant qu'elle réponde, trop occupée qu'elle est à savourer le frottis des « r » sur le palais de cet homme, Benjamin, qui a donné naissance à une petite décharge électrique lui chatouillant le bas du dos.

— *En plein ça, répond-elle enfin, et elle se reproche illico la prononciation trop bâclée du « a », qui lui a sans doute donné l'air d'une paysanne aux yeux de l'homme assis en face d'elle.*

— *Tu as déjà commandé ?*

— *Non.*

Et ils oublieraient de le faire, si la serveuse ne venait pas les voir au bout de quinze minutes.

Le temps se dilate, pendant lequel Benjamin parle de son métier, des sports qu'il pratique et de ceux qu'il suit religieusement avec des amis. Frédérique a le temps de boire deux verres de blanc avant que ses ris de veau atterrisent devant elle. Lorsqu'il reçoit à son tour le plat qu'il a commandé, ils se mettent à manger, presque en silence, comme s'ils avaient déjà épuisé les sujets de conversation.

Alors Frédérique sent la boule presser un peu plus fort sur son sternum : parler, dire n'importe quoi, entretenir la

conversation – pédaler n'est-il pas le meilleur moyen d'éviter de tomber du vélo ?

Elle évoque le plus récent livre qu'elle a lu, en profite au passage pour lui apprendre qu'elle enseigne à l'Université Laval – la littérature. Dans un élan passionné, elle mentionne dans la même phrase son admiration pour cet auteur qui a rendu hommage à La maison des feuilles de Danielewski dans un roman publié chez Druide, puis son étonnement devant le talent indéniable de ce jeune Saguenéen qui a remporté plusieurs prix avec ses deux premiers romans, des charges décapantes publiées avant l'âge de vingt-cinq ans. Les yeux de Benjamin s'affadissent.

Il ne lit pas. Elle l'ennuie. Pire : il n'éprouve aucun intérêt pour la littérature, qu'il juge sans doute futile. Ce n'est qu'un divertissement ; or, quand il souhaite se divertir, Benjamin opte pour le fatbike ou un film de Vin Diesel. Lire ? Trop sédentaire pour lui, sans doute.

... Il se lève...

... il sourit poliment...

... invente une excuse pour la laisser en plan...

Frédérique se secoue : pas de scénario catastrophe. Pas cette fois, de grâce. L'adrénaline qui court dans ses veines réussit d'habitude à vaincre l'anxiété. Elle va reprendre le contrôle. Voilà, ça y est. Elle jette un œil curieux à Benjamin, qui lui sourit en voyant qu'elle l'observe à la dérobée.

Elle passe l'heure suivante à tenter de se montrer intéressante, comme honteuse d'avoir dévoilé sa passion pour la littérature – et doublement honteuse d'en avoir honte ! Benjamin s'empare de l'addition, affichant une attitude issue d'une autre époque, puis ils sortent au grand air. La rue Cartier grouille de promeneurs résolus à profiter de l'accalmie de l'humidité qui écrase Québec depuis des jours. Dans un effet de perspective quasi hypnotisant, les abat-jour géants décorés aux couleurs d'un artiste québécois dirigent le regard vers le chemin Sainte-Foy, au-delà duquel s'amorce la descente vers la basse-ville.

Afin de ne pas échapper le fil qu'il croit tenir entre ses doigts, Benjamin demande, à brûle-pourpoint, si Frédérique a assez de

travail pour enseigner chaque semestre. Oui, répond-elle, sans préciser qu'elle n'a pas encore été titularisée et que son statut de chargée de cours fait d'elle une proie facile, si l'université doit couper dans le gras.

— *On poursuit ça chez toi ?*

Frédérique croit d'abord que Benjamin blague. Sous la lumière des réverbères, son visage apparaît plus pâle que dans l'éclairage tamisé du restaurant. Sa barbe, hirsute par endroits, contraste avec le modèle très étudié auquel a cru Frédérique, quelques instants plus tôt, et ses yeux gris – si pénétrants, pendant le repas – sont en réalité chassieux et révèlent un manque de sommeil ou un excès d'alcool.

— *C'est que...*

Benjamin lui évite l'odieux d'une excuse : les mots « c'est que » suffisent à le refroidir, et les points de suspension sur lesquels Frédérique trotte subtilement pour s'éloigner de lui persuadent le prétendant que LuwBlind l'a induit en erreur.

— *Ça va, je comprends, ment-il.*

— *Je peux avoir ton numéro ? lance Frédérique sans lui laisser le temps de goûter au malaise.*

— *Euh... oui. Bien sûr.*

Il griffonne dix chiffres derrière le paquet d'allumettes attrapé à la sortie du restaurant et l'enfonce au creux de la main moite de Frédérique comme un secret sur sa peau.

Elle rentre, ne prend pas la peine d'enlever ses chaussures (elle sent le cri rauque d'un caillou éraillant le plancher de bois franc du salon) et se précipite sur le sofa, pour se mettre à l'aise. À l'aise ? Tu es tout sauf à l'aise, se rabroue-t-elle. Elle signale le numéro que Benjamin lui a donné : le remercier pour la soirée passée en agréable compagnie l'amadouera peut-être et, qui sait, ils pourraient renouer dans quelques jours. Quand Frédérique aura trouvé un peu de courage... et qu'elle aura précisé qu'il leur faut prendre leur temps. Le temps pour quoi ? Pour trouver le chemin jusqu'à ses sous-vêtements ? Je peux te dessiner le trajet, si tu veux... Nina, si différente d'elle, qui la harangue même dans son esprit.

Une jeune femme répond au bout du fil et demande à Frédérique sa commande, tout juste après avoir décliné le nom de l'établissement. Pizza Morgane.

Et elle comprend que Benjamin l'a bien garnie. All dressed, avec une pointe de tarte pour combler la soirée.

Plutôt que de hurler sa rage, Frédérique Santinelli laisse la chanteuse de Jinjer le faire mieux qu'elle, sur des accords qui la purgeront de la honte d'avoir encore une fois échoué à trouver un peu de compagnie pour son cœur solitaire. Et malchanceux.

Ainsi en allait-il de la vie amoureuse de Frédérique Santinelli, qui revenait bredouille plus souvent que son père quand il laissait sa ligne tâter le lac Péribonka. Elle avait envie des hommes – envie d'un homme –, mais affrontait chaque fois les réalités contraignantes de sa vie.

Frédérique Santinelli: un buffet à volonté pour la boulimique de psychanalyse qu'était Nina, sa meilleure amie. Une amie qu'elle se refusait d'appeler en ce moment, afin de ne pas essayer de nouveaux sarcasmes. Santinelli avait mémorisé la liste complète, depuis le temps. *Quoi ? LuvBlind n'accepte que des intellos, pourtant... T'as pensé l'inviter avec un émoji ? Après la baise, un petit pouce en l'air ou en bas et hop ! dans le taxi ! Mais non, c'est pas turn-off de parler du lexique encyclopédique dans La rage de Louis Hamelin. Tant que c'est après le plat principal, ça va.*

Santinelli soupira et éteignit la musique. Une nouvelle fois, elle s'était illusionnée. Réussirait-elle à trouver un homme qui la voudrait pour autre chose que les éphémères paroles du corps ? Se dénuder lui coûtait gros. Non pas qu'elle eût été plombée par les complexes : dans l'ensemble, son corps lui plaisait bien. Les quelques heures d'exercice auxquelles elle s'astreignait chaque semaine lui avaient modelé une silhouette qui la satisfaisait.

Mais le spinning et la natation ne pourraient jamais effacer les cicatrices accusatrices qui striaient chacun de ses poignets.

6 septembre 2021

À défaut de quelqu'un dans sa vie, Santinelli pouvait compter sur les premiers rayons du soleil pour réchauffer la moitié inoccupée de son grand lit. Elle louait depuis deux ans un bungalow à Sainte-Foy et tentait de se faire croire que, même si le voisinage était constitué en majorité d'étudiants de l'Université Laval, elle pouvait avoir l'air d'une professeure et que, non, son existence n'était pas pathétique du fait qu'à trente-sept ans, elle n'était pas encore propriétaire.

Le miroir de la salle de bain lui renvoya l'incarnation même de la fatigue : les cernes creusés sous ses yeux auraient accueilli une maman oiseau et ses petiots. Santinelli porta son index à sa bouche, puis se ravisa : l'ongle y était déjà si court qu'il avait saigné la veille. Elle abusait tant de ses doigts qu'elle en avait développé un complexe : en plus de porter des vêtements à manches longues même en été pour dissimuler ses cicatrices, elle tentait à présent de cacher ses bouts de doigt enlaidis par les cuticules et desquamés par le stress. Elle ouvrit machinalement le flacon de venlafaxine et goba deux cachets, qu'elle s'envoya dans le gosier au moyen d'une gorgée d'eau froide.

Elle pensa à cuisiner des œufs brouillés et à s'offrir une brioche (non, deux !) avant de marcher jusqu'au campus universitaire, puis elle se ravisa en se rappelant les deux réunions qui allaient gruger la plus grande partie de sa journée. Santinelli donnait un premier cours le surlendemain, et il restait quelques documents à photocopier. Or, des cols blancs des hautes instances avaient jugé opportun de fixer une réunion tout l'avant-midi, afin d'éplucher les nouveaux

interdits lexicaux et le menu délicat que représentait la liberté académique. En après-midi, Santinelli allait s'exposer à une réunion du Département de littérature au cours de laquelle les anciens s'assureraient de lui faire bien palper sa précarité professionnelle, et au terme de laquelle elle repartirait outillée de tous les doutes qu'il faut pour garantir une nuit parasitée par l'ensemble du bestiaire que savait convoquer son anxiété à l'aube d'une nouvelle session.

Santinelli arrachait goulûment une première bouchée de sa brioche à l'érable lorsqu'elle remarqua une carte glissée dans la fente de sa boîte aux lettres. Son cœur se serra quand elle lut les mots « Sûreté du Québec » et, écrits à la main, « Appelez-moi svp ». La carte professionnelle était celle d'un dénommé Guillaume Volta, lieutenant-détective.

Bradley attendait dans le stationnement, immanquablement blanc sous les assauts du soleil. L'air sentait le gazon fraîchement coupé, et Santinelli le percevait chargé de l'électricité propre à la rentrée : l'avenue Chapdelaine grouillait d'activité. Deux garçons échevelés et à peine éveillés s'échinaient sur un sofa qu'ils tentaient de faire passer dans une porte récalcitrante. Des jeunes femmes aux jambes en liberté, sous leurs jupes courtes comme l'été, rigolaient, les yeux fixés sur le téléphone de l'une d'entre elles. Au coin de l'avenue Myrand, les courts de tennis étaient animés comme si on y disputait un tournoi.

Santinelli ouvrit la portière et jeta ses livres sur la banquette arrière. La clé dans le contact fit ronronner Bradley comme un amant repu – l'analogie venait de Nina, comme le nom de la voiture d'ailleurs. « Bradley, c'est approprié pour une Cooper, non ? Et puis il y a pire que de dire que tu as monté Bradley Cooper avant d'aller en classe, tu ne trouves pas ? » avait gloussé Nina, un vendredi soir particulièrement aviné.

Santinelli roula jusqu'au pavillon De Koninck, gara Bradley et se précipita jusqu'à son bureau. Avant de filer

à la salle de réunion, elle attrapa son téléphone et signala le numéro de Guillaume Volta. À peine s'était-elle identifiée que Volta s'affairait à modifier la trajectoire de sa fin de journée en lui rappelant un souvenir datant de sept ans.

— C'est vous qui avez collaboré avec Xavier Martel il y a quelques années, n'est-ce pas ?

3

Des papillons et des morts

La voix du policier manquait de tonus, et Santinelli en imputa la cause à une journée chargée de préoccupations différentes de celles d'une professeure de littérature dont le plan de cours allait être remis en question par deux ou trois collègues tatillons.

— Vous seriez disponible pour passer me voir au bureau ? demanda Volta en soupirant.

— Mon horaire est serré, mais je pourrais trouver une demi-heure en fin d'après-midi. Vous voulez bien m'expliquer de quoi il s'agit ?

Pour calmer les papillons qui battent des ailes dans le creux de mon ventre.

— Pour ce que j'en sais, vous avez aidé Xavier Martel à élucider une affaire, il y a quelques années.

— Je l'ai aidé à déchiffrer un poème en lui parlant d'un auteur russe. Je ne sais pas si on peut parler d'aider un enquêteur à élucider une affaire.

Dans les faits, Frédérique Santinelli avait éclairé le détective Xavier Martel sur la signification possible d'un poème d'Ossip Mandelstam que des bonzes de la mafia russe s'étaient arrogé pour leurs sinistres desseins². Au terme d'une enquête qui avait coûté un fort prix à Martel, sur le plan personnel, le parrain de la *bratva* montréalaise avait été arrêté alors qu'il tentait de fuir le pays.

— Nous aurions besoin de votre expertise, je crois, reprit Volta, énigmatique.

Santinelli hésita, puis osa poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Pour une autre affaire qui implique des morts ?

Volta garda le silence, soupesa ce qu'il pouvait dévoiler et en arriva probablement à la conclusion que la réponse était : rien de plus.

— Vous m'appellez une fois à la réception, d'accord ? conclut-il.

Chaque fois, c'était la même histoire : franchir les douanes produisait chez Santinelli un sentiment de culpabilité, alors qu'elle n'avait rien à se reprocher. À l'aéroport, avant de revenir au pays après une année d'études des écrivains russes à Aix-Marseille Université, elle était à ce point possédée par l'anxiété qu'elle avait figé quand le douanier lui avait demandé quelle était sa destination.

Franchir le hall d'entrée du poste de la Sûreté, situé sur la rue des Rocailles, généra le même effet : Santinelli se mit à regarder dans toutes les directions, cherchant les sorties de secours. Elle remarqua plutôt un homme se dirigeant vers elle. L'air peu amène, sa beauté froissée par des soucis prégnants, il s'arrêta à quelques mètres d'elle, attendant qu'elle parle.

2. Voir *Sans la peau*, Éditions de l'Homme, 2021.

— Je suis ici pour voir...

— Guillaume Volta? Suivez-moi.

Son guide la mena au bureau du lieutenant-détective, et elle comprit qu'il était lui-même Guillaume Volta lorsqu'il s'assit dans le fauteuil en face d'elle.

— Enchanté de faire votre connaissance, madame Santinelli.

Il ne perdit pas de temps en formalités et saisit un dossier qu'il avait préparé avant l'arrivée de la jeune femme. La surface de son pupitre était plus propre que la table dans la cuisine de Santinelli, occupée uniquement par un ordinateur portable fermé et le petit encadrement d'une photo de lui avec une femme. Son épouse, si Santinelli se fiait à l'alliance qui décorait son annulaire. Quelque chose d'impalpable, une impression, disait à Santinelli que le bonheur qui émanait du cliché s'était métamorphosé en une autre réalité, plus lourde, dans l'existence de cet homme. Les soucis inscrits sur son visage contrarié ne provenaient pas uniquement de sa vie professionnelle, elle l'aurait parié.

Volta arrêta brusquement de tourner les pages de son dossier et dévisagea sa vis-à-vis avec tant de sérieux que Santinelli perdit toute envie de faire mieux connaissance avec lui.

— Ce dont on s'apprête à discuter doit rester entre nous, madame Santinelli. Ce sont des informations qui concernent une enquête policière en cours. J'ai demandé l'autorisation de vous consulter à titre d'experte, ce qui vous force au respect d'une totale confidentialité.

— Bien sûr, dit-elle, masquant mal le fait qu'elle se sentait intimidée.

Volta se lança.

— Vous avez entendu parler du corps découvert dans un champ, à Beaupré, en juin dernier?

Santinelli secoua la tête, et Volta expira, adoptant l'air de celui que rebutait le fait d'avoir à raconter une histoire dont il n'aimait pas la fin.

— On a découvert le corps mutilé d'un homme de vingt-sept ans.

— Mutilé...

Volta observa Santinelli, l'air de chercher des signes montrant qu'elle pouvait soutenir ce qu'il allait lui révéler. Il trouva probablement ce qu'il recherchait, puisqu'il se mit à relater les faits.

9 juin 2021

La psychose de gyrophares éclabousse le champ et l'orée de la forêt de spasmes bleus et rouges, presque hypnotiques. Quatre voitures circonscrivent le périmètre, après qu'un appel a été fait au 911 en début de soirée. Deux garçons de treize ans, Édouard et Thomas, sortis pour pratiquer leur lancer du ballon de football, ont mis sur la glace leurs velléités de pousser Tom Brady à la retraite lorsque l'un d'eux s'est enfargé dans un cadavre.

Le corps d'un homme nu, maculé de terre et de sang. Son visage boursofflé pourrait révéler qu'on lui a servi la raclée de sa vie avant de mettre un terme à celle-ci, mais ce pourrait tout aussi bien être l'effet des transformations biologiques de l'après-vie.

— *Il n'était pas ici hier ? demande un enquêteur à Édouard.*

Thomas, lui, respire dans un sac de papier lorsque les sanglots le laissent tranquille.

Édouard secoue la tête. Il est formel : Thomas et lui sont venus s'exercer la veille au même endroit et n'ont rien vu.

— *J'aurais remarqué la puanteur et les mouches, lance l'adolescent.*

Pour puer, le macchabée pue. Les sévices infligés à la victime sont innombrables. Un coup d'œil rapide a persuadé les policiers présents sur les lieux qu'il faudra autopsier le pauvre homme qu'on a jeté ici. Car, aux yeux de ceux qui sont responsables de la scène de crime, il ne fait aucun doute qu'on s'est débarrassé du corps dans ce champ, après avoir tué le jeune homme ailleurs.

Dix perforations. C'est ce que le pathologiste judiciaire note sur le corps de la victime, au cours de l'autopsie. Des plaies d'un à deux centimètres, pratiquées au moyen d'un objet coupant, probablement un couteau à pointe très fine. Les propos du scientifique troublent les enquêteurs venus prendre connaissance des constats : l'orientation des plaies, la façon dont la peau a été déchirée, pourrait laisser croire que les blessures ont été auto-infligées. Idem en ce qui concerne le trou que la victime arbore en plein centre du front. Un coup de feu – l'ultime blessure, celle qui a mis fin au supplice du pauvre garçon. Un possible suicide, si on en croit l'axe de pénétration du projectile dans le crâne.

Les sévices qu'a endurés la victime sont intrigants, mais ils ne confondent pas les policiers autant que les blessures dorsales. Huit chiffres burinés dans la chair au moyen d'un outil qui a brûlé la peau. Peut-être des fers qu'on utilise pour marquer le bétail.

Pendant des semaines, les enquêteurs tenteront, sous la férule du lieutenant-détective Guillaume Volta, d'élucider la signification des chiffres « 10122002 » gravés dans la chair du cadavre. Des inscriptions ante-mortem, spécifie le rapport d'autopsie.

Trois jours avant la rencontre de Frédérique Santinelli avec Guillaume Volta, un employé du service informatique y va d'une suggestion. L'eureka lui appartient.

Voyant que son invitée avait blêmi, Volta lui offrit un verre d'eau, que Santinelli s'empressa d'accepter. Mais le liquide fut impuissant à apaiser la professeure.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? demanda-t-elle enfin.

— La victime s'appelait Dany Cyr. On a d'abord cru que les chiffres inscrits sur son dos composaient une date : le 10 décembre 2002. On a exploré diverses pistes en croyant à un numéro de téléphone partiel. En ajoutant un « 0 » à la fin, on a trouvé une adresse IP qui nous a menés à

Sainte-Foy. À la bibliothèque Monique-Corriveau. Sur un des ordinateurs publics, quelqu'un avait enregistré un fichier. Manifestement dans le but qu'on le trouve.

Volta pinça entre ses doigts une feuille tirée du dossier qu'il venait d'étaler sur son pupitre.

— Qu'est-ce que c'est? s'enquit Santinelli.

— Un texte complètement abscons qui a été écrit au moyen d'un logiciel de traitement de texte. On l'étudie depuis trois jours. Pour être honnête, je préférerais analyser une thèse de physique quantique après une *shot* d'ecstasy.

Il laissa passer un moment, puis regarda Santinelli dans les yeux.

— C'est une blague.

— Ça va, rigola-t-elle. Vous m'aviez conquise depuis le mot « abscons », de toute façon.

Volta sourit à son tour, pour la première fois. Il faisait sans doute bon de partager le fardeau de l'affaire avec quelqu'un d'autre, ou du moins de tendre une perche vers des forces fraîches qui sauraient peut-être éclairer la lanterne aveugle de la Sûreté.

— Je fais la lecture à ma femme, déclara Volta en baisant la tête. Le soir, avant le coucher. Je finis par apprendre de nouveaux mots, dit-il, gêné.

— De grâce, ne vous excusez pas d'avoir du vocabulaire...

— ... pour un policier. Avouez que c'est ce que vous alliez ajouter.

Sentant l'atmosphère moins chargée des particules de la glaucité, Volta revint au sujet qui les préoccupait.

— Vous pourriez jeter un œil à ce ramassis d'élucubrations? demanda-t-il en désignant la feuille qu'il avait remise à Santinelli. On est dans le néant, je vous avoue.

Elle parcourut sommairement le texte, haussant les sourcils.

— Bien sûr. Mais... pourquoi faire appel à moi en particulier? Je vois mal le contenu littéraire de ce texte...

Surtout qu'au premier coup d'œil on le dirait écrit par un étudiant de cinquième secondaire qui vient de découvrir Baudelaire, le haschisch et les mots croisés.

— On y a remarqué trois mentions du mot « Aube », écrit avec une majuscule. Et le fichier portait le nom « A. Crow ».

— *A crow*? Comme « un corbeau »?

— Pas vraiment, répondit Volta.

Il se gratta la nuque et précisa sa pensée, prudent.

— Vous avez déjà entendu parler d'Aleister Crowley? Santinelli hocha la tête.

— Oh... Je vois... dit-elle.

— Le texte pourrait avoir un rapport avec lui. Les mentions du mot « Aube » pourraient être des références à l'Ordre hermétique de l'Aube dorée.

— Et vous croyez qu'il y a un lien entre un groupuscule d'illuminés des sciences occultes et le cadavre laissé dans le champ?

— Dany Cyr? Qui sait. Toutes les pistes valent la peine d'être étudiées, madame Santinelli.

4

Juges

10 novembre 2006

Avant même d'ouvrir la porte, Jean Lessard sent une étrange vibration. Les lumières sont éteintes dans la maison. Il est presque dix-sept heures et l'obscurité automnale enveloppe tout le quartier.

— *C'est moi ! crie-t-il en entrant.*

Puis il s'étonne que Marise ne soit pas déjà affairée à préparer le souper. Une habitude, dans leur foyer : à dix-sept heures trente, tout le monde est attablé. Lessard a hérité de cette manie – il préfère parler de discipline – pendant les quelques années qu'il a passées dans la réserve de l'Armée canadienne.

— *Marise ?*

Seul le silence lui répond, un silence assourdissant, bientôt écorché par des pleurs en provenance du salon. Lessard s'élançe, sentant l'inquiétude le gagner. Ce sont les sanglots de son enfant.

La maison de Jean Lessard et Marise Dubreuil est divisée de telle sorte qu'il faut traverser la cuisine pour atteindre le salon quand on entre par la porte d'en avant. En cette fin d'après-midi plus froide que la normale, ce n'est pas sa femme qui interrompt Lessard dans son élan vers le salon, où inmanquablement joue l'enfant en attendant son père.

C'est une pièce de viande qui le laisse d'abord pantois. Puis Lessard sent un cri prendre naissance au creux de son ventre, et bientôt le hurlement qui s'échappe de sa gorge éclipse entièrement les sanglots de l'enfant. Lessard n'arrive pas à détacher les yeux du membre humain qui est posé sur le plancher, entre la table et le four. Du sang s'en écoule encore. Horrifié, les yeux écarquillés à en pleurer, Lessard reconnaît la cuisse de Marise : le grain de beauté, juste au-dessus du genou, ne laisse aucun doute.

— *Non ! Non ! Marise ! Marise !*

Lessard se rue dans le salon et aperçoit son fils assis en tailleur au milieu de la pièce. Baignant lui-même dans le sang. L'enfant lui tourne le dos. Ses sanglots suivent un crescendo, au rythme de ses balancements d'avant en arrière. On dirait un autiste en pleine transe.

— *Qu'est-ce qui s'est passé, mon gars ? demande Lessard en s'agenouillant près de lui.*

Avant que le jeune puisse répondre, Lessard voit ce qui décore le salon.

Devant l'enfant, un bras coupé, sanguinolent. Les doigts, pourvus d'ongles impeccablement vernis, confirment à Lessard qu'il s'agit d'un autre membre arraché au corps de son épouse.

— Non ! hurle-t-il à nouveau. Non, ça se peut pas ! Ça se peut pas !

C'est lorsqu'il enserre le petit dans ses bras impuissants que Lessard note l'inscription, sur le sol. Des lettres de sang. Des symboles maladroits, précédés d'un mot clair et net.

«Juges».

5

Néophyte

6 septembre 2021

Santinelli aurait dû consacrer la majeure partie de la soirée à fignoler son cours du lendemain, mais elle ne sut pas résister à la tentation de pénétrer l'univers hermétique du texte dont elle venait d'hériter. Elle ne résista pas non plus à l'appel de la boîte de biscuits Meteo qui lui faisait de l'œil, dans le garde-manger. Il était impensable pour elle de quitter le supermarché sans deux boîtes de ces gâteries qu'elle adorait depuis l'adolescence : de petites soucoupes volantes au centre rempli de caramel fondant.

Santinelli goba la moitié du contenant en parcourant les lignes ardues de ce qui semblait être un poème en prose. Une prose effectivement absconse, comme l'affirmait Guillaume Volta, au-delà des confins de ce qui était compréhensible, du moins pour quiconque jouissait d'un esprit cartésien. Santinelli détestait les auteurs qui prétendaient

écrire, alors qu'ils se livraient plutôt à une logorrhée de mots apparemment sans lien les uns avec les autres. Depuis qu'elle enseignait, elle voyait chaque semestre des étudiants qui se la jouaient comme s'ils appartenaient à la plus récente cohorte de la Société des poètes disparus : des millénariaux qu'on complimentait depuis leur premier séjour en centre de la petite enfance, applaudissant le moindre de leurs gribouillis, même s'il était impossible de déterminer s'il était censé représenter un éléphant ou une chlamydia.

Le style du texte était ampoulé, lourd et maladroit. La tonalité grave et grandiloquente ressemblait, par endroits, à une invocation qui, comme le croyait Volta, pourrait bien appartenir aux lubies d'un occultiste. Dès la première lecture, l'œil fin de Santinelli capta une particularité typographique qui ne pouvait pas avoir échappé aux enquêteurs. À plusieurs endroits, des mots apparaissaient en italique, et ils ne semblaient pas concorder, d'un point de vue syntaxique, avec le reste des phrases qu'ils parasitaient. *On a forcé leur entrée dans ce texte*, supputa Santinelli.

Ce soir, je déambule sur le chemin *mon réveil* éthéré tissé devant moi, tandis que la nuit retentissante s'abat sur l'océan. Je dois m'arrêter et y aller d'une courte prière, et ensuite – quel combat amer s'enflamme au loin, au-delà de l'horizon ténébreux? Voici les passions que mes pieds doivent lire; voici mon épée, la ferveur de mon âme. Voici ma volonté, la couronne sur ma tête. Puisque voyez! Les ténèbres me font signe : je suis parti, avant cette heure terrible, pour le monde obscur. J'ai bravé le dragon sauvage, défié le tigre, dans des cris répétés d'orgueil. J'ai cherché le tombeau où se tapissent les vampires gorgés, et mon acier a forgé sa splendeur à travers le portail de la mort. Mon courage n'a pas vacillé. Je sens à présent mon cœur battre au niveau de la mer, et ma gorge inspirer l'air comme si j'étouffais. L'horreur rampe entre l'esprit de ma volonté et son désir, une juste hésitation devant le Grand invisible qui enroule ses terreurs *bras sans nom* et sa terrible peur autour de mon cœur. Un diable aussi froid que la glace respire à quelque part, puisque je sens son frémissement dans mes veines; un aspic ou un basilic meurtrier se glisse dans mes sens. Je suis mi-éveillé, mi-automatique, alors que je me déplace, enveloppé dans un nuage de noirceur épais comme l'enfer, entendant au loin une chanson à moitié oubliée. Pour me perturber, des gloires étranges s'attardent au-dessus de ma tête, comme si une épée de lumière, illuminée par l'Aube, frappait depuis les tréfonds de cette nuit mortelle qui me soumet au sceau de la mort et du péché. Ô lumière! Descends! Mes pieds se déplacent difficilement dans cette noirceur déroutante, dans l'obscurité que je puis toucher, les sens ébranlés. Là ont déjà brillé, dans ma mémoire embrumée, dans le sein d'une pensée vague, la flamme et la fumée de *dans* puissants piliers. Bien que mon esprit soit assombri par l'horreur de ce même sentier *mes* emprunté par les plus avisés, mon âme est aveugle. Mais encore : les ennemis que je n'ai jamais craints, je ne pouvais les voir (s'ils devaient croiser mon chemin), et donc je suis étrange : mon âme est saisie par la désolation du jour *un corps* aveuglant dont j'ai émergé. Oui, cette lumière

effrayante n'était pas le soleil. Ma vie était la mort. Cette mort pourrait être la vie. La vision de mon esprit sait qu'enfin, au moins, mon souffle hésitant respire un air plus noble. Je connais en *la foi* mon âme, en dépit de cela, la noirceur du Passé Lointain qui s'accroche, aussi *et j'ai trouvé* cruelle que la mort, et plus près qu'un baiser, cette horreur de grande noirceur. Je suis venu dans ces ténèbres pour atteindre la lumière. Pour mériter ma voix, je me fais si idiot que je peux voir que j'éteins mes vues extérieures. Alors *avec* je suis ici. Les sourcils froncés, je prie. Je m'agenouille aux portes de l'Aube. Je suis venu, quoique ignorant, au profond sanctuaire. Mon espoir naît de puits plus creux que la mer elle-même. Oui, je suis venu, là où je m'y attendais le moins, en présence des Trois qui siègent au-delà de tous les dieux. Et à présent je sais quelle lumière spirituelle me tire vers ses splendeurs voûtées. En mon âme, je ressens le printemps, l'Aube qui dévore tout, précipitée par mon avènement. Là, par-delà l'horizon, le voile de louanges!

J'ai dormi

Santinelli s'attabla, munie de son ordinateur, et sollicita son moteur de recherche. Google s'avéra impertinent chaque fois que l'enseignante lui offrait un passage du texte. Elle se trouva idiote de prendre la voie la plus facile, sachant que c'était sans doute la première chose à laquelle les enquêteurs de la SQ avaient pensé, eux aussi.

L'idée lui vint de prendre le problème par l'autre bout de la lorgnette. Elle alimenta Google du nom d'Aleister Crowley. Inspiré, le moteur de recherche la gratifia de nombreuses entrées mettant en vedette le célèbre Britannique. Même si elle connaissait grossièrement le personnage, Santinelli s'abandonna à ce que le Web avait à lui apprendre à son sujet.

Et finit par trouver ce qu'elle cherchait.

Edward Alexander Crowley avait été considéré comme l'homme le plus diabolique de son époque. Issu d'une famille financièrement aisée, Crowley se faisait reprocher son style de vie décadent. En lisant les renseignements le concernant, Santinelli comprit qu'on le voyait comme un paria probablement autant, sinon plus, parce qu'il était homosexuel que parce qu'il s'intéressait à la magie. En raison de son aversion pour le christianisme, Crowley avait abjuré la religion, ce qui nourrissait son aura de subversion. Il avait adopté le prénom « Aleister » à l'université et, puisant dans les profonds goussets familiaux, il était libre

de voyager, de s'intéresser aux cultures étrangères. Et de publier ses ouvrages, tous plus excentriques les uns que les autres.

Son plus célèbre était sans conteste *The Book of the Law*, qui relatait comment les préceptes de la religion thélémite lui avaient été prétendument « révélés ». Le livre constituait une des bases de l'Ordre hermétique de l'Aube dorée, dont Crowley avait fait partie entre 1898 et 1907. Or, cet homme controversé avait également commis de nombreux poèmes mystiques et énigmatiques.

Santinelli parcourut le répertoire des poèmes de Crowley. Elle ne saisit l'essence d'aucun d'entre eux, se décourageant petit à petit devant les figures ampoulées de l'auteur, noyée dans la nomenclature de créatures et de divinités parfois inventées, parfois partie intégrante de la mythologie égyptienne, ou grecque, ou aztèque. Crowley reléguait les érudits du courant parnassien au rang de novices, songea Santinelli.

En fin de soirée, elle avait eu raison d'une boîte complète de biscuits Meteo, avait éclusé un plein carton de deux litres de lait et s'apprêtait à faire rejouer pour la troisième fois un album de Nightwish. Santinelli avait épluché au moins vingt-cinq des poèmes de Crowley, plus hermétiques que la poésie de Mallarmé, se sentant totalement fermée à l'univers de cet homme. Tenue à l'écart de sa psyché.

Puis elle en avait repéré un intitulé *The Neophyte*. D'abord lasse et peu motivée, Santinelli s'était soudain sentie interpellée par les premiers vers.

*Tonight I tread the unsubstantial way
That looms before me, as the thundering night
Falls on the ocean : I must stop and pray*

Santinelli relut les premières lignes du texte trouvé dans un ordinateur de la bibliothèque de Sainte-Foy. Elle compara les deux textes – l’original, en anglais, et sa traduction. Sa théorie initiale se confirma : en plus de traduire le poème, quelqu’un avait glissé dans le texte les passages qui apparaissaient en italique, à une dizaine d’endroits. Elle soupira, désespérant de trouver le lien entre ce poème et le cadavre de Dany Cyr.

Il y en a forcément un, se persuada-t-elle. On avait marqué au fer la peau du mort, pour diriger quelqu’un vers la bibliothèque... vers ce texte impénétrable. Santinelli consulta sa montre – un hommage à *L’Écume des jours* : Boris Vian lui souriait, tandis que les aiguilles en forme de souris indiquaient l’heure. Minuit approchait. Elle donnait son premier cours le lendemain avant-midi. Un contact initial de trois heures avec une cinquantaine d’étudiants de troisième année de baccalauréat. Qu’à cela ne tienne : sa curiosité l’emportait sur la fatigue. Elle se rappela ce qui avait orienté Guillaume Volta et la Sûreté du côté de Crowley : les trois références à l’Aube dans le texte. Elle fouilla plus en profondeur ce qu’il était possible d’apprendre sur l’Ordre hermétique de l’Aube dorée.

Ce que Frédérique Santinelli allait découvrir, dans la demi-heure suivante, la galvaniserait au point qu’elle ne fermerait presque pas l’œil de la nuit.

Déjà, elle avait plus envie d’aller rendre compte de ses trouvailles à Volta que de voir le minois de ses élèves des quinze prochaines semaines.

Lorsque des morts violentes s'accumulent dans les régions de Québec et de Charlevoix, Guillaume Volta fait appel à Frédérique Santinelli, professeure de littérature, pour l'aider à décrypter un texte légué par une des victimes des « Meurtres de l'Aube ». Étrangement, les assassinats semblent inspirés d'œuvres d'auteurs ayant fait partie de l'Ordre hermétique de l'Aube dorée, une organisation occultiste dirigée par le controversé Aleister Crowley, perçu par l'Église comme le diable en personne. L'enquête mènera l'équipe jusqu'à découvrir que les Meurtres de l'Aube ont couvé dans l'ignorance, la colère et la frustration dues à des enseignements dignes d'un autre temps.

Pour ajouter au trouble suscité par l'enquête, Santinelli doit apprivoiser ses propres démons. Victime d'événements graves dans sa jeunesse, elle a consenti à l'époque à recevoir un traitement expérimental qui a raflé les souvenirs de ses dix-huit premières années. Or, l'enquête à laquelle elle contribue a pour effet d'éveiller sa curiosité quant à ce qui se cache dans l'obscurité de son passé...



STEVE LAFLAMME est né à Saint-Félicien, au Lac-Saint-Jean. Il enseigne la littérature (policière, entre autres) au Cégep de Sainte-Foy et il écrit, toujours dans les tons de noir sur noir. Publiée aux Éditions de l'Homme, sa série mettant en scène l'enquêteur Xavier Martel, déclinée en trois volets, a reçu un chaleureux accueil des amateurs de thrillers.

